

# Vieira da Silva

## Portugal

Gravure rehaussée,  
1954  
11,5 x 7,9 cm



Mise en page de Michel Durand-Mégret

Imprimé en héliogravure

Format horizontal 48 x 36,85

30 timbres à la feuille

Vente anticipée le 11 décembre 1993  
à Paris

Vente générale le 13 décembre 1993

Il est d'usage de se préoccuper des influences qui ont concouru à la formation d'un artiste. C'est ainsi qu'en l'occurrence pourraient être cités les cubistes, Bonnard, Bissière, Klee, Torrès-Garcia. De même ne manque-t-on pas de répéter à propos de Maria Helena Vieira da Silva ce qu'elle doit aux "azulejos" dont la faïence décore les murs de son Portugal natal. L'intérêt des sources n'est pas mince : sont mis en lumière les vivants maillons qui relient entre elles les œuvres les plus différentes. Mais pas plus. Or, celle de Vieira da Silva ne ressemble à aucune autre. Deux de ses caractères majeurs sont présents dans la gravure choisie pour le timbre : la propagation indéfinie d'un réseau ou d'une mosaïque (quadrillage de structures ou armatures ou juxtaposition d'éléments exigus) ; ensuite, le creusement de la trame ou du revêtement continu, où donc le regard

s'enfonce. Quand cette fuite ne se produit pas, s'érige une façade. Ainsi la bibliothèque se dresse tel un édifice dès lors que ne la gauchissent pas des replis qui s'éloignent. Bref, le visible tout entier est cette paroi que le tableau ne limite pas ou cette chambre déformable, dilatable, mouvante. Dans les deux cas le regard comblé prolongera son va-et-vient entre l'ensemble superbement maîtrisé et la profusion minutieuse, jubilante.

Qu'importe que le peintre parte de cartes à jouer, échecs, livres, gratte-ciel, de voies ferrées en gerbes, des losanges d'une étoffe. Elle les saisit, les fait proliférer, en constitue un univers. A la fin de sa longue carrière, toutefois, elle sait se déconditionner de tout. Même la perte de son mari, le peintre Arpad Szenes, qu'elle avait rencontré peu après être arrivée à Paris

en 1928, n'interrompt pas son accession aux zones supérieures. Dans les dix années qui précèdent sa mort en 1992, à quatre-vingt-trois ans, elle peint quelques uns de ses plus émouvants tableaux : contrées au-delà du monde où la fluidité s'est dégagée de la solidité concurrente, où les parcelles s'oublient, les architectures s'amenuisent, s'effacent, où l'étoffe universelle se fait presque immatérielle, nuée où ne se déplace que la clarté. Daté de 1988, le plus beau, peut-être, a pour seul titre "Peinture" : marais salants célestes sur lesquels s'élèvent de grâciles échafaudages de lumière.

Henri Raynal